

Une représentation de *Phèdre*

J'étais arrivé en retard. Quand je pénétrai dans la salle, la représentation en était déjà au moment fameux où la reine paraît en scène, accompagnée de sa confidente, celle qui fut sa nourrice, et prononce le premier de cette suite de vers qui ont bouleversé mon adolescence. J'entendis, comme je cherchais ma place, les yeux baissés sur les obstacles
5 de l'ombre, attentif à ne pas heurter les genoux brillants, les mains baguées posées à plat sur des livres :

N'allons pas plus avant...

mais sans que rien ne s'ensuive, ce qui finit par m'étonner malgré ma tension d'esprit de cette longue minute ; je levai les yeux, la gorge serrée soudain par l'inquiétude.

10 La scène était nue et obscure. On n'y distinguait que deux silhouettes, deux corps drapés de tuniques sans doute blanches, qui, courbés en avant, on aurait dit sous un poids, ne vivaient que par un grand masque pourtant lui-même aveugle, incolore, lisse de haut en bas du visage.

Et c'est vrai que ces comédiennes, si c'est le mot, s'étaient tues. L'une juste en
15 face de l'autre, par brusques poussées de leur front absent, par humbles élans de leurs bras très courts dont les mains aussi étaient cachées dans l'étoffe, elles se heurtaient, s'affleurraient plutôt, deux fourmis debout, deux servantes encombrées d'une mort ou d'une naissance. Hésitations, retraits rapides – la salle retenant son souffle, à n'en plus exister, dans la ténèbre –, consentements à un pas soudain, dans le vide, comme une goutte
20 d'eau longtemps amassée se détache, puis, d'un seul souffle :

Demeurons, chère Oenone,

prononça l'une des célébrantes. Après quoi le silence se rétablit.

Des heures durant, que dis-je, des nuits et des nuits, pendant que j'écrivais, que je barrais des mots et en formait d'autres, j'assistai ainsi dans l'angoisse la représentation de

25 *Phèdre*.

Yves Bonnefoy, *Rue Traversière* et autres récits en rêve,
section L'ORIGINE DE LA PAROLE, Poésie/Gallimard, Paris, 1992, p. 131-132.

Première édition : Mercure de France, Paris, 1987.

Lecture

PHÈDRE

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Cénone.
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas !

(*Elle s'assied.*)

CÉNONE

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige, et me nuit, et conspire à me nuire.

CÉNONE

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains.
Vous-même, rappelant votre force première
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame, et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous venez chercher ?

PHÈDRE

Noble et brillant auteur d'une triste Famille,
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être Fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

CÉNONE

Quoi ? vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours renonçant à la vie
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE

Quoi, madame ?

PHÈDRE

Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?

Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.

Œnone, la rougeur me couvre le visage,

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,

Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

ŒNONE

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,

Qui de vos maux encore aigrit la violence.

Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,

Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?

Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?

Quel charme ou quel poison en a tari la source ?

Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,

Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,

Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,

Depuis que votre corps languit sans nourriture.

À quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?

De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?

Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie.

Vous trahissez l'Époux à qui la foi vous lie,

Vous trahissez enfin vos Enfants malheureux,

Que vous précipitez sous un joug rigoureux.

Songez qu'un même jour leur ravira leur Mère

Et rendra l'espérance au Fils de l'étrangère,

À ce fier Ennemi de vous, de votre sang,

Ce Fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,

Cet Hippolyte...

PHÈDRE

Ah ! dieux !

ŒNONE

Ce reproche vous touche ?

PHÈDRE

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

ŒNONE

Eh bien, votre colère éclate avec raison.
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le Fils d'une Scythe
Accablant vos Enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce, et des Dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHÈDRE

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE

Quoi ? de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE

Mourez donc, et gardez un silence inhumain.
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première.
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
Mon Pays, mes Enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux !
À l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE

Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE

Tu le veux. Lève-toi.

ŒNONE

Parlez. Je vous écoute.

PHÈDRE

Ciel ! que lui vais-je dire ! Et par où commencer ?

ŒNONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

Ô haine de Vénus ! Ô fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma Mère !

ŒNONE

Oublions-les, Madame. Et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma Sœur ! De quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE

Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs...
J'aime... à ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connais ce Fils de l'Amazone,
Ce Prince si longtemps par moi-même opprimé.

ŒNONE

Hippolyte ? Grands Dieux !

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé !

ŒNONE

Juste ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace !
Ô désespoir ! Ô crime ! Ô déplorable Race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au Fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
Athènes me montra mon superbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les Autels ma main brûlait l'encens.
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des Autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce Dieu, que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son Père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'Ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste Marâtre ;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.
Je respirais, Œnone. Et depuis son absence
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon Époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon Époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné.
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée.
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas.
Pourvu que de ma mort respectant les approches
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

Proposition de traduction

Eine Aufführung von Racines *Phädra*

Ich hatte mich verspätet. Als ich den Saal betrat, hatte die Aufführung schon den berühmten Moment erreicht¹, an dem die Königin auftritt, von ihrer Vertrauten begleitet, die ehemals ihre Amme war, und den ersten der darauffolgenden Verse² spricht, die mich im Knabenalter so tief gerührt haben. Da hörte ich, während ich meinen Platz suchte, den Blick auf die Hindernisse der Dunkelheit gesenkt und darauf achtend, nicht gegen die glänzenden Knie und die auf Büchern liegenden Hände zu stoßen, ihre Worte:

Gehn wir nicht weiter...

worauf jedoch nichts geschah³, was mich schließlich trotz meiner inneren Spannung während dieser langen Minute wunderte; ich blickte auf, beunruhigt, die Kehle⁴ plötzlich wie zugeschnürt.

Auf der schmucklosen Bühne war es dunkel. Man konnte nichts als zwei Gestalten unterscheiden, zwei Körper in drapierten, vermutlich weißen Gewändern, und die, wie unter der Last eines Gewichts nach vorne gebeugt, nur dank einer großen Maske lebten, welche, selbst blind, farblos und glatt, das ganze Gesicht von oben bis unten bedeckte.

Die Schauspielerinnen, falls diese Bezeichnung hier zutrifft⁵, sagten tatsächlich jetzt nichts mehr. Sie standen sich gegenüber, und mit unvermittelten Vorstößen der abwesenden Stirn, in demütigen Aufschwüngen der sehr kurzen Arme⁶, deren Hände selbst im Stoff verborgen waren, stießen sie gegeneinander, oder vielmehr tasteten sich aneinander heran⁷, zwei stehende Ameisen, zwei Dienerinnen, vom Tod oder von einer Geburt belastet⁸.

¹ war die Aufführung bereits an dem berühmten Moment angelangt, an dem...

² der folgenden Verse.

³ passierte.

⁴ den Hals.

⁵ sollte diese Bezeichnung hier zutreffen / passen.

⁶ im demütigen Heben der sehr kurzen Arme.

⁷ oder vielmehr einander leicht streiften.

⁸ erdrückt.

Zögernde Momente, schnelle Umschwünge – das Publikum hielt den Atem an, als sollte es bald, in der Düsterkeit⁹, aufhören zu sein –, plötzliche Einwilligungen, einen Schritt weiter, in einem leeren Raum, wie wenn ein lange zurückgehaltener Tropfen Wasser sich löst, und dann, in einem Atemzug:

Ruhn wir hier, Oenone,

sprach eine der Zelebrantinnen¹⁰. Dann war es wieder still.

Stundenlang, was sage ich, nächtelang habe ich später, während ich schrieb, während ich Wörter durchstrich und andere bildete¹¹, angstvoll der *Phädra*-Aufführung beigewohnt.

Yves Bonnefoy

⁹ im Dunkeln / im Finstern.

¹⁰ Und dann sprach, in einem Atemzug, eine der Zelebrantinnen: Ruhn wir hier, Oenone

¹¹ formte.